

Laurence D'Hondt  
Jean-Pierre Martin

**« ALLAH N'A RIEN À FAIRE DANS  
MA CLASSE »**

Enquête sur la solitude des profs face  
à la montée de l'islamisme



« Je ne rêve pas d'un monde où  
la religion n'aurait plus sa place,  
mais d'un monde où le besoin  
de spiritualité serait dissocié du besoin  
d'appartenance. »

AMIN MAALOUF,  
LES IDENTITÉS MEURTRIÈRES.



## SOMMAIRE

---

Avant-Propos	7
<hr/>	
> KAMEL	
« Je n'ai pas peur »	15
> GAËLLE ET YASMINE	
« Dessiner, danser, chanter, c'est <i>haram</i> »	19
<hr/>	
01. Un rapport secret	27
<hr/>	
> ALEXANDRE L.	
« Je me répète chaque matin que je m'en vais »	37
<hr/>	
02. Amal : un esprit libre	43
<hr/>	
> ANDRÉ	
« Tu te bats contre des moulins à vent »	53
> ADELINE	
« Je ne tiendrai pas cinq ans de plus »	57
<hr/>	
03. Les Frères musulmans : un projet global	63
04. L'école est une cible	75
05. D'Alger à Bruxelles en passant par Montréal	89
06. De Kaboul à Bamako	95
<hr/>	
> ANNE	
« Je l'ai échappé belle »	99
> AMINA, CATHERINE ET LES AUTRES	
L'école de la dernière chance	105

---

07. Le voile, étendard de l'islamisme	115
<hr/>	
› FLORENCE	
« Les valeurs du libre examen, ça représentait quelque chose ! »	127
<hr/>	
08. Des profs entrent en résistance	135
<hr/>	
› NATHALIE	
« Elle a hurlé quand j'ai parlé de pénis »	145
› MADELEINE, JUSTINE, OLIVIER, JEAN-LOUIS	
« Ne pas croire est impossible »	149
<hr/>	
09. Neutralité ou laïcité ?	155
10. La laïcité, un débat de vieux ?	169
<hr/>	
› HAKIMA, ADÈLE, ÉMILIE...	
« Merci à la Belgique »	173
<hr/>	
11. « Mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur de ce monde »	179
<hr/>	
Postface	187

## AVANT-PROPOS

Lorsque nous avons commencé à recueillir la parole des enseignants qui font face à la pression islamiste dans leurs classes, c'est leur sentiment de solitude qui nous a d'abord frappés. Les profs sont désemparés et inquiets à l'idée de parler de ce qu'ils vivent derrière les portes fermées de leurs classes : le refus de certains élèves d'apprendre au nom de la religion, la contestation des règlements au nom de la religion, le prosélytisme à peine dissimulé de certains professeurs... Les menaces verbales et physiques qui transforment parfois la classe en terrain de guérilla. Même cela, ils hésitent à le raconter.

Est-ce la peur d'affronter la question islamiste ? Est-ce la culpabilité de briser un tabou ? Est-ce la peur d'être contestés par certains élèves ? La crainte d'être désavoués par la hiérarchie ? Le dépit de ne pas être entendus par les représentants politiques et syndicaux ? Les professeurs témoignent tous d'un sentiment d'abandon, de découragement et d'inquiétude alors qu'ils ont, en même temps, conscience de vivre quelque chose de vital, d'essentiel à faire connaître.

À peine avions-nous recueilli nos premiers témoignages que le téléphone s'est mis à sonner pour en apporter d'autres,

et d'autres encore. En se confiant, les enseignants sont sortis de leur isolement et ils ont invité leurs collègues à oser prendre la parole. Trop longtemps retenue, cette parole a cherché à restituer des années de situations humiliantes, voire offensantes qu'ils ne pensaient plus pouvoir partager. Pendant deux mois, notre bureau s'est transformé en un lieu de confidences chargées d'émotions, de colère, de tristesse et aussi de gratitude pour notre écoute, émotions dont nous ne savions pas très bien que faire.

Un doute planait toujours : ces témoignages étaient-ils suffisamment étayés et récurrents pour en faire le sujet d'un livre ? N'étaient-ils pas le reflet d'événements marginaux montés en épingle, comme l'assurent certains responsables politiques ou syndicaux ? La récurrence des mêmes mots, des mêmes thèmes, des mêmes situations rapportés par ces enseignants a confirmé le poids et la réalité d'une pression islamiste sur l'école. Ce livre nous a dès lors semblé opportun. Nous voulions comprendre ce qu'il se passe dans nos écoles. Nous voulions contribuer à briser le silence dont souffrent les professeurs et porter leurs voix parce que nous pensons que les difficultés auxquelles ils sont confrontés sont aussi celles de toute la société et mettent en péril sa cohésion.

Mais nous avons encore besoin d'une évaluation de l'ampleur du phénomène à l'échelle de l'ensemble des établissements scolaires. Une étude réalisée en Flandre par le réseau de l'enseignement officiel a appuyé la pertinence de notre projet. Selon cette étude publiée en novembre 2023, le nombre de signalements, de propos et de comportements radicaux des élèves est passé de trois ou quatre par an en 2019 à trois ou quatre par jour en 2023. En France, le phénomène de violence et de remise en question des enseignements est



mesuré et évalué à partir des plaintes traitées par la médiatrice de l'Éducation nationale et de l'enseignement supérieur. Dans le dernier rapport publié le 16 juillet 2024, la médiatrice, Catherine Becchetti-Bizot explique que les professeurs font face à des contestations liées à la laïcité, à la citoyenneté, aux valeurs de la République, à l'enseignement de la sexualité et de la mixité.

Selon la dernière étude de l'Institut français d'opinion publique (Ifop) consacrée aux enseignants confrontés à l'expression du fait religieux à l'école, près de six professeurs sur dix en France ont déclaré en 2023 avoir connu au moins une contestation de cours dans leur carrière ; la moitié de ces contestations se sont produites après septembre 2021. Ce qui est contesté n'est pas seulement l'enseignement d'une discipline mais surtout l'enseignement des valeurs portées par nos sociétés démocratiques : la liberté de conscience, l'émancipation individuelle, l'usage de la raison critique...

Et en Belgique francophone ? Il n'existe aucune étude de ce type.

Un dernier événement est venu indirectement nous conforter dans notre démarche : le succès du film *Amal : un esprit libre*, du réalisateur belgo-marocain Jawad Rhalib, qui s'est fait connaître par le bouche-à-oreille. Il est resté trois mois à l'affiche. Un succès exceptionnel. Le film parle d'une professeure qui fait face à une classe passée sous l'emprise d'un professeur de religion islamique et des conséquences violentes qui s'ensuivent. Un coup de poing dans la perception idéalisée que nous avons du monde de l'enseignement.

En tant que journalistes, notre objectif n'était pas d'écrire un livre de sociologue ou de politologue. Il n'était pas non plus de parler de toutes les écoles, mais de nous rendre au

cœur de celles qui sont traversées par ces tensions. C'est en tant qu'investigateurs de terrain, ouverts à ce qui n'ose pas toujours se dire, qui n'est pas forcément visible, que nous avons écouté des dizaines de témoins. Ils ont bien voulu raconter leur expérience de professeurs débordés, malmenés, abandonnés et contestés.

Les faits qu'ils rapportent peuvent paraître anodins : des élèves qui ne veulent pas entrer dans une cathédrale, d'autres qui font bloc et qui refusent le contenu de certains cours, d'autres encore qui insultent, oppressent leurs condisciples... sans que la direction ne réagisse. Pourrait-il ne s'agir que d'adolescents turbulents qui ne savent pas ce qu'ils font ? Non. Les enseignants, pour la plupart généreux, attentionnés, investis dans leur métier de transmission, ont bien perçu l'idéologie fondamentaliste qui pousse et façonne ces comportements.

Nous avons interviewé des chefs d'établissement, des représentants syndicaux, entendu des politiques... Mais notre priorité était la parole des enseignants. Ce sont eux qui sont les plus vulnérables, mais aussi les plus lucides face à ce qu'il se passe sur le front de l'école et au sein de leurs classes. Plus d'un a retenu ses larmes à l'évocation d'un souvenir précis. Une enseignante nous a même dit : *« Vous ne vous rendez pas compte ! Cela fait plusieurs jours que je prépare ce que j'ai à vous raconter, que je n'en dors plus, parce que je veux être honnête, ni trop en colère ni trop complaisante. »*

Pour comprendre cette extrême sensibilité, il faut se rendre compte des risques pris par ces professeurs. La majorité d'entre eux ont insisté pour garder l'anonymat. Les établissements ne pouvaient pas être nommés, les directions non plus. Leurs propres noms devaient le plus souvent être modifiés.

Par peur de perdre leur emploi, bien sûr, mais aussi par peur de la pression islamiste. Il y a les menaces glissées dans la boîte aux lettres, les insultes proférées en rue ou même en classe, les gestes violents, le harcèlement sur les réseaux sociaux. Et parfois, l'atteinte à la vie comme l'ont vécu Samuel Paty et Dominique Bernard en France. Imaginez que vous êtes prof et que vous avez peur de vos élèves... C'est de cela que parle plus d'un témoin.

L'enseignement est depuis très longtemps au cœur de la stratégie des mouvements islamistes. Ceux-ci savent très bien que l'école est le lieu où l'on forme les esprits de demain et c'est pour cela qu'ils la combattent. Ils rejettent le principe de laïcité ou de neutralité arrimé au modèle occidental de l'école. Ils rejettent l'apprentissage du doute, la confrontation des idées, la singularité des individus. Ils rejettent le principe d'égalité entre les femmes et les hommes. Ceci a été abondamment documenté.

Leur stratégie, ces dernières années, s'est transformée. Après avoir promu un islam violent avec la figure du djihadiste, les mouvements islamistes poussent leurs pions au sein des démocraties et étendent leur influence aux lieux de travail, aux partis politiques, aux organisations syndicales, à l'administration et surtout aux écoles.

L'entrisme des mouvements islamistes dans le monde de l'enseignement se fait à bas bruit. Cette réalité est méconnue. Les services de renseignement en France et en Belgique le mentionnent désormais dans leurs rapports, mais ces informations restent confidentielles. À l'exception de tragédies comme les deux assassinats de professeurs en France, il ne suscite pas de prise de conscience collective. Au contraire, son évocation provoque la réprobation et déclenche de vives

réactions, dont le soupçon de faire le jeu de l'extrême droite. Pour y répondre, nous reprenons les mots d'une intervention en avril 2024 sur France Inter de Iannis Roder, professeur agrégé d'histoire dans un collège de Seine-Saint-Denis : « *Si on offre à l'extrême droite l'exclusivité du réel, on lui laisse le réel. Or, ce sont des questions de société et d'avenir.* »

Dans la foulée de ce soupçon surgit aussi l'accusation d'islamophobie. Nous ne visons pas l'islam, mais nous mettons en lumière le phénomène de l'islamisme. Nous laissons aux islamologues et docteurs de la foi le soin de montrer à quel point l'islamisme est une façon de vivre l'islam. En revanche, nous revendiquons la liberté de critiquer toute religion quand elle se mue en idéologie et tente de s'imposer comme seul modèle de pensée.

D'autres nous opposeront le modèle anglo-saxon pour justifier « des accommodements raisonnables » et des signes comme le port du voile à l'école. Cette vision anglo-saxonne de la liberté religieuse consiste à assouplir la règle générale pour répondre aux demandes des minorités. Nos sociétés ne s'inscrivent pas dans la lignée de ce modèle. Nous mettons en garde contre le morcellement de la cohésion socioculturelle, encouragée par le wokisme, qui légitime tout ce qui vient des minorités, qu'elles soient violentes ou non, voilées ou non, simplement parce qu'elles seraient discriminées.

Enfin, avec cette parole sur un sujet sensible, nous apportons une voix à toutes ces femmes et ces hommes de la communauté musulmane qui aspirent à vivre leur foi ou à vivre en dehors de la foi sans devoir subir ce carcan islamiste et la pression communautaire. La parole des enseignants issus de cette communauté n'en est plus courageuse et précieuse.

Il ne faut pas oublier que la stratégie islamiste vise d'abord le monde musulman tout entier. Les populations immigrées de culture musulmane en Europe ne forment qu'une partie des populations touchées par cette idéologie fondamentaliste. Mais une partie importante, car, dans leur dessein messianique, les théoriciens islamistes n'ont jamais caché leur objectif : déstabiliser les démocraties occidentales, empêcher l'intégration des musulmans en Europe et leur adhésion à son histoire, à ses valeurs, à ses modes de vie et de gouvernement et à ce qui compte le plus pour l'avenir : l'école.



## KAMEL

### « Je n'ai pas peur »

*« Je n'ai pas peur ! J'ai connu la décennie noire dans mon pays. »* Kamel est né sur l'autre rive de la Méditerranée. Ses parents ont fui la terreur des groupes islamiques armés et la répression de l'État algérien. Il a grandi en France où il a suivi un parcours scolaire exemplaire. Il est devenu ingénieur puis, après sa thèse de doctorat en physique, le hasard l'a mené vers une université belge où un poste de chercheur lui a été proposé. Un statut précaire auquel il a fini par renoncer après la naissance de son premier enfant : il a alors choisi le métier de professeur de sciences. Il a d'abord enseigné dans une école secondaire puis a été engagé dans une école supérieure liégeoise où sont formés les professeurs de demain.

Nous le rencontrons pour la première fois dans une petite brasserie du centre de la capitale, en compagnie de ses collègues de combat, ceux qui défendent les principes de laïcité et de neutralité dans l'espace scolaire. Les uns et les autres nous racontent leur quotidien dans leurs établissements respectifs de Bruxelles et de Wallonie. Ils ont mille souvenirs, mille anecdotes, mille indignations à partager. Ils ont envie de

témoigner de leur profond amour pour ce métier, mais aussi du doute et de l'angoisse qui aujourd'hui les submergent.

La deuxième fois que nous rencontrons Kamel, son visage a changé. Nous nous sommes donné rendez-vous dans un endroit plus discret. Kamel sort d'une enveloppe une lettre un peu froissée et nous la donne à lire : *« Madame, nous sommes plusieurs à nous inquiéter du comportement inapproprié de votre époux qui attaque frontalement et ouvertement les principes de notre société et de notre religion, si sacrée. À plusieurs reprises, il s'en est pris ouvertement et a critiqué des étudiants qui, sans faire de mal à personne, ont eu le malheur de prier discrètement. Son entourage professionnel, proche du judaïsme et de la franc-maçonnerie, qu'il suit aveuglément par ailleurs, exerce une très mauvaise influence sur lui. Il a réellement intérêt à se calmer, car il porte atteinte à notre communauté. »*

L'enveloppe anonyme, destinée à son épouse, a été déposée dans la boîte aux lettres de sa maison. Après un silence, ses yeux se mouillent, il dit et répète à voix basse : *« Je n'ai pas peur... Pas pour moi, mais oui, j'ai peur pour ma femme et mes enfants. Ils savent où nous habitons... Je n'oublie pas le visage des deux professeurs français. »*

Kamel ne sait pas qui sont les auteurs de cette lettre de menaces. Il envisage toutes les hypothèses, y compris celle de collègues qui ne partagent pas ses convictions. Dans les jours qui ont précédé le dépôt de la lettre, Kamel a découvert une salle de prière clandestine dans son école. Il a dénoncé ce manquement au règlement.

Kamel enseigne les sciences. Ses étudiants devront à leur tour enseigner ce qu'ils ont appris en biologie ou en physique à des élèves du secondaire. Il n'est pas simple de donner des



cours de sciences pures à des étudiants qui remettent en cause certaines théories scientifiques ! Deux semaines auparavant, alors que le cours portait sur le clonage animal, les étudiants ont manifesté leur désapprobation parce que « *c'était contre la nature* ». Quelques semaines plus tôt, lorsqu'il a expliqué ce qu'était une PMA, une assistance médicale à la procréation assistée, l'un des étudiants s'est écrié : « *On n'est pas des homosexuels !* »

« *Le débat que j'essaie de mener dans la classe pour déconstruire les idées reçues et nourrir leurs réflexions* », explique Kamel, « *se limite à quelques phrases sentencieuses. Impossible d'aller au-delà... Pendant les cours, ils écoutent ou font mine d'écouter. Pendant les examens, ils reproduisent mes leçons. Mais après ? J'ai bien peur qu'ils évacuent ces connaissances.* »

Son découragement est perceptible. « *Depuis une dizaine d'années, le poids du conservatisme religieux a imprégné profondément la génération des jeunes garçons et filles musulmans nés avec le siècle. L'un des élèves m'a confié à l'issue d'un cours : "Cela nous choque de voir un professeur musulman aborder ces questions." Le manque de débat, de disparité de points de vue me pèse. Nous avons construit des écoles ghettos sans mixité culturelle. Dans la plupart de mes classes, 90 % des étudiants sont belges d'origine marocaine. Demain, ils auront la responsabilité d'enseigner.* »



## GAËLLE ET YASMINE

« Dessiner, danser,  
chanter, c'est *haram* »

Yasmine et Gaëlle sont venues ensemble témoigner de leur vie d'institutrice. Elles enseignent dans une école primaire du centre de Bruxelles. Elles parlent vite, longtemps... De leur métier, de la condition des mamans de leurs élèves et de leurs confidences, de l'amour qu'elles portent aux enfants qui leur sont confiés, de la misère sociale, de leur impuissance... Elles partagent une véritable passion pour leur métier, ce qui ne les empêche pas de dire ce qu'elles pensent, à travers la complicité frondeuse qui les lie. Elles n'ont pas leur langue en poche... Elles se sont donné un surnom : les pétroleuses. Cela les fait rire et les encourage.

Leurs témoignages sont précieux pour comprendre cette pression islamiste à l'œuvre dans les écoles dès les premières classes, le silence de la hiérarchie et surtout du pouvoir politique. Grâce à elles, nous avons découvert que des enfants, dès leur plus jeune âge, pouvaient être les relais d'une idéologie fondamentaliste, sexiste et discriminante. La parole de Gaëlle et de Yasmine n'est pas banale, parce que les enseignants sont tenus à respecter un devoir de réserve, surtout

dans le réseau officiel. *« J'ai honte de devoir préserver mon anonymat »,* confie Yasmine. *« On n'est quand même pas en Russie ! Les débats sont étouffés parce qu'ils pourraient être perçus comme un manque de tolérance. »* Les deux institutrices n'éluent aucun sujet et elles semblent convaincues que les enfants apprécient leur personnalité entière, leur autorité.

Un jour, pendant le ramadan, un garçon arrive en classe avec un livre relié.

*« C'est quoi, ce beau livre ?*

*— C'est le Coran, Madame.*

*— Il doit rester à la maison ! Aujourd'hui, on apprend l'orthographe, mais un jour, on parlera de ce beau livre...*

*— Oui, Madame. »*

Ibrahim range son livre. Le cours peut commencer.

Yasmine se souvient d'une époque où son école était réputée et brassait tous les milieux sociaux et toutes les origines. C'était avant le décret inscription, mis en place par la Fédération Wallonie-Bruxelles pour assurer une plus grande égalité d'accès à l'enseignement. Mais ce décret n'a pas atteint son but.

*« Dans notre école, il n'y a plus de mixité. J'ai vu s'en aller le dernier enfant juif. C'était il y a quatre ans. Aujourd'hui, j'ai vingt-quatre enfants dans ma classe. Ils ont la nationalité belge, sauf un Congolais, un Polonais et un Roumain. Tous les autres sont d'origine marocaine. Ils sont de la région du Rif et le revendiquent avec fierté. La plupart des familles sont en situation précaire. À la sortie de l'école, les mamans attendent. Presque toutes portent le voile. Certaines, l'abaya et des gants. Celles qui le refusent doivent se battre, braver les pressions, les remarques d'autres femmes »,* racontent les deux institutrices,

qui assument aussi un rôle de confidentes et d'assistantes sociales. *« Les mères ont peur d'assister aux réunions de parents sans leur mari. Celles qui osent, nous leur parlons et elles nous parlent. Elles racontent une partie de leur histoire, de leur vie. Il y a de plus en plus de mères seules, éprouvées par les difficultés financières, un passé et une rupture souvent marqués par la violence. Elles sortent un pied de leur mariage, mais pas plus. Elles restent bloquées dans leur communauté. Elles comptent sur nous pour éduquer leurs enfants, et surtout les filles. »*

Les rôles entre les garçons et les filles sont, dès cet âge, très déterminés. Pour les deux enseignantes, c'est un défi quotidien. *« Il y a un fossé énorme entre les deux. Dès l'âge de 10 ans, on voit le machisme qui monte. Je suis féministe et les enfants le savent. Je fais tout pour que les petites filles et les petits garçons acquièrent, en grandissant, la conviction qu'ils sont égaux. Et ce n'est pas si simple de le leur faire comprendre. Pour les petites filles, le voile n'est pas une question. Tôt ou tard, elles savent qu'elles le porteront. En excursion, en rue, en visite, les garçons nous tapent la honte ! Ils courent, crient, touchent tout quand on visite des musées... En classe, ce n'est pas facile de capter leur attention. L'apprentissage est difficile, sauf en mathématiques. Le reste ne compte pas trop. Les filles sont plus attentives et plus curieuses. Elles sont souvent très câlines avec moi. Elles aiment toucher mes cheveux. C'est tendre. Cela les fascine. Certaines me confient qu'elles aimeraient apprendre à jouer d'un instrument de musique, mais ça leur est interdit. "Haram", m'a lancé un petit bonhomme quand j'ai proposé à la classe d'apprendre une saynète et de danser pour la fête de l'école. La plupart des parents emmènent leurs enfants suivre chaque samedi l'école coranique pour apprendre le Coran par cœur. »*

Les stéréotypes de genre restent ancrés en dépit de la bonne volonté des enseignantes. « *Les filles me racontent qu'à la maison, elles doivent assumer des tâches ménagères, parfois lourdes [...]. Un jour, je demande, comme il m'arrive souvent de le faire, de trouver des noms de métiers féminins à partir des lettres de l'alphabet... C'est révélateur ! Je demande un terme avec R :*

— *Ramasseuse, s'exclame l'un des garçons. Parce que c'est ma mère qui ramasse mes affaires !*

— *Maintenant, trouvez-moi un mot et un qualificatif commençant par P.*

— *Un travail parfait, propose Hakima.*

— *Non ! réagit Amir. Il n'y a que Dieu qui est parfait ! »*

Un jour, Yasmine entend un gamin crier « *sale pute* ». Elle le rappelle à l'ordre et lui demande :

« *C'est quoi, une pute ?*

— *C'est une femme qui porte une jupe* », répond-il.

De petits arrangements en petits compromis, l'école égratigne le principe de neutralité et les valeurs d'égalité entre les femmes et les hommes. Elle laisse entrer, au nom de la tolérance, des pratiques et des comportements qui heurtent les deux institutrices. Les exemples ne manquent pas, nous assurent-elles.

Cela fait longtemps que la plupart des écoles ont renoncé aux classes de neige, trop onéreuses pour les parents. Les classes vertes les ont remplacées. « *Avant de partir, l'école informe les parents, organise une réunion pour les rassurer. Les questions qui les angoissent portent sur la séparation des filles et des garçons et surtout sur la nourriture : est-ce halal ? À Bruxelles, toutes les cantines sont halal. En classes vertes ou de mer, les enfants ont le choix entre un menu végétarien ou ordi-*

*naire, sans viande de porc. Cela ne suffit pas : les parents vont jusqu'à exiger un certificat d'authenticité halal ! Certains font même le déplacement jusqu'à la mer pour en être sûrs ! Finalement, le halal a été imposé à tous. »*

Pour donner aux enfants la chance de s'ouvrir à d'autres univers, à la joie de la scène, les deux enseignantes emmènent parfois leurs classes au théâtre. « *L'an dernier, nous avons été invités à un spectacle de ballet contemporain. Les garçons ont chahuté parce que la culotte de la danseuse était visible. L'un de mes élèves m'a dit que son papa n'était pas content parce que la musique est interdite.* » Une autre fois, au cirque, les garçons ont perturbé le spectacle et crié des insultes à la trapéziste parce qu'elle était en maillot. « *Alors on renonce !* »

La période du ramadan est difficile à vivre, surtout lorsqu'elle coïncide avec la fin de l'année scolaire, avec les examens. « *Les garçons veulent le suivre de plus en plus jeunes* », constate Gaëlle. « *La pression des parents est forte pour ne pas recaler un élève dont les notes sont insuffisantes. Les professeurs de religion, dans notre école, leur expliquent qu'ils ne sont pas contraints de faire le ramadan. Moi, je leur conseille, s'ils veulent vraiment faire comme les grandes personnes, de le suivre seulement pendant le week-end.* » Un jour, une fille a mis son voile et a fait sa prière. « *Tu ne peux pas le faire devant tout le monde, lui ai-je dit. Allah ne sera pas fâché. Tu lui diras que c'est Madame Yasmine qui te l'a demandé.* »

Gaëlle se souvient d'un petit de 10 ans qui avait fait le pèlerinage à La Mecque. Il était revenu à l'école auréolé par cette expérience qui l'avait transformé et fait de lui un « *grand* » dans la cour de récréation. Il influençait ses camarades. Il

parlait tout le temps de « *nous les musulmans* », en excluant ceux qui ne l'étaient pas.

Les deux institutrices s'interrogent sur le rôle de certains éducateurs ou de professeurs qui s'érigent en professeurs de religion et ne cachent pas leur prosélytisme. Une salle de prière a même été installée secrètement. « *C'est une longue histoire* », soupire Yasmine. « *Oui, nous avons été confrontées à des collègues qui pratiquent ostensiblement le prosélytisme dans l'école. Ils contestent ou refusent d'aborder certains chapitres du cours d'éducation à la vie relationnelle, affective et sexuelle (EVRAS), encouragent le port du voile et attisent la peur des plus petits à qui on répète que la vraie vie est là-haut et qu'il faut des points pour accéder au paradis... Avec les élèves, ils parlent le rifain, la langue maternelle de la plupart des enfants... Je les vois aussi sur les réseaux sociaux. Ils sont proches d'associations musulmanes militantes. Et ces collègues sont intouchables ! Ils ont bien compris les rapports de force dans une ville comme Bruxelles. Ils sont liés à des élus et ils n'hésitent pas à faire appel à leurs réseaux pour obtenir une protection.* »

Dans leur récit, une expression revient tout le temps : « *Pas de vagues* ». C'est aussi le titre d'un film sur le monde de l'école<sup>1</sup>. Trois mots pour dire la peur de dire. La peur de mécontenter l'autorité, le ministre de l'Enseignement... de ne pas atteindre le taux de réussite attendu, d'écorner la réputation de l'école et de perdre des élèves. « *Par exemple* », confie Gaëlle, « *lors des délibérations, si je n'ai pas plus de 50 % de réussite ou si j'ai huit élèves contraints de doubler, on me dit*

---

1 *Pas de vagues*, film réalisé par Teddy Lussi-Modeste en 2023.



*que ce n'est pas possible. Que je n'ai rien fait pour assurer la réussite totale de ma classe. »*

En permanence, la hiérarchie ou les parents font comprendre que les enseignants doivent rendre des comptes, justifier leurs cours, les notes... Les recours de parents deviennent systématiques. Les professeurs sont contestés dans leur autorité et ne bénéficient plus du prestige autrefois attaché à leur métier.

*« Il ne faut pas se décourager. Il faut tenir bon. Espérer que les écoles deviennent autre chose que des ghettos. Que l'autorité et l'autonomie des professeurs ne soient plus menacées... Vous savez, sans nous, l'avenir de ces enfants serait compromis. Après la Covid, nous avons dû faire des choix... Sélectionner non pas les meilleurs, mais ceux qui étaient en danger. Pendant des mois, des enfants sont restés livrés à eux-mêmes, déscolarisés, sans soutien, sans ordinateur à la maison... »*

Gaëlle et Yasmine font de leur métier une profession de foi, sans renier leur personnalité. Gaëlle n'a pas peur de revendiquer clairement son tempérament et ses choix. *« Je suis divorcée, je joue de la clarinette, je porte des jupes et quand je rencontre les pères, je mets du rouge à lèvres ! Malgré cela, beaucoup de parents veulent que leur enfant soit dans ma classe. Et tant pis, si j'ouvre mon klaxon, c'est encore le meilleur moyen de se faire respecter ! »*